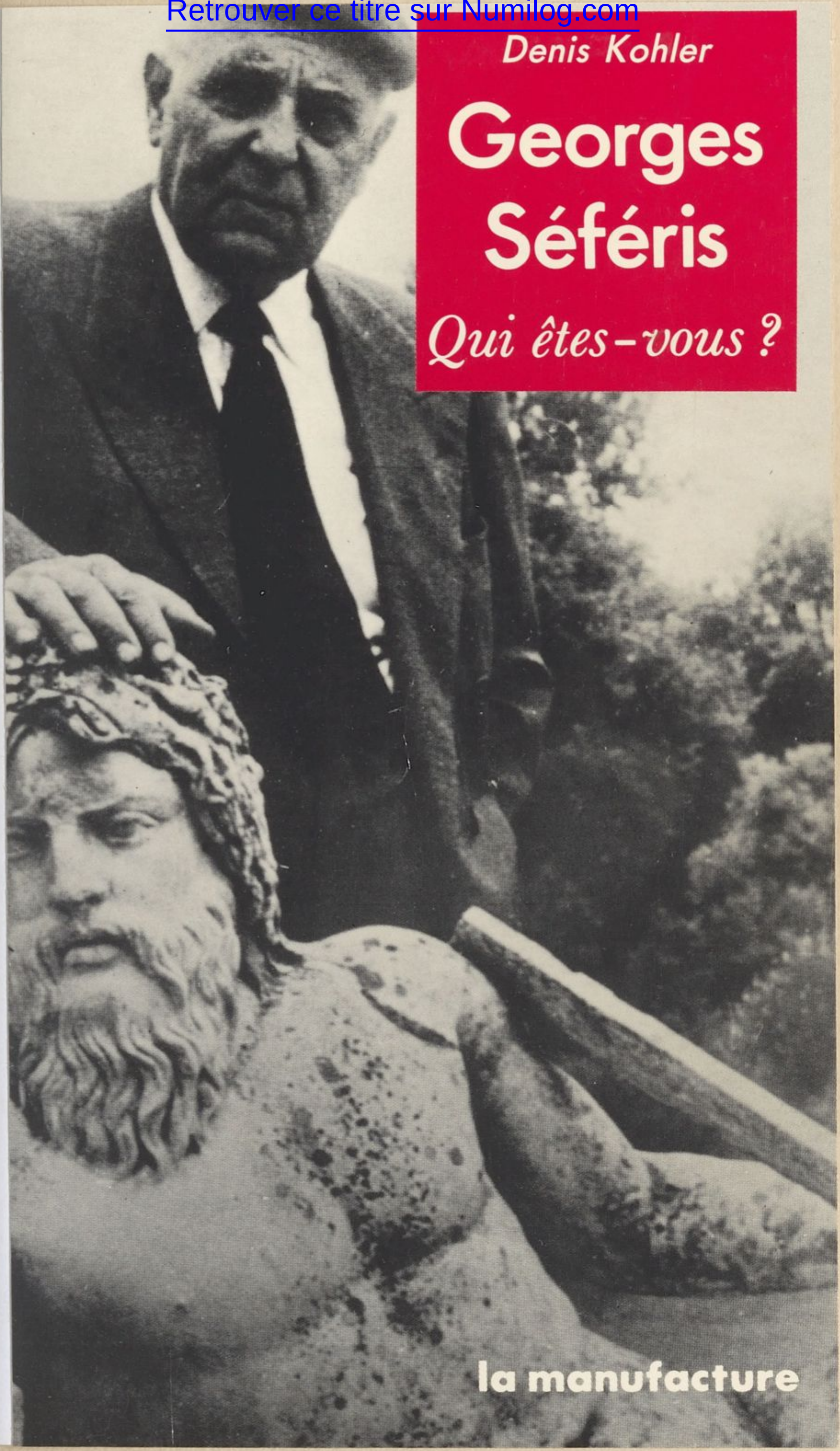
Retrouver ce titre sur Numilog.com

Denis Kohler

Georges Séféris

Qui êtes-vous ?



la manufacture

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Dans la même collection :

RAYMOND ARON par Nicolas Baverez
ANTONIN ARTAUD par Alain et Odette Virmaux*
(avec une cassette de l'enregistrement de
Pour en finir avec le jugement de dieu d'A. Artaud)
ANDRÉ BRETON par Alain et Odette Virmaux
MICHEL BUTOR par Skimao et Bernard Teulon-Nouailles
DINO BUZZATI par Michel Suffran et Yves Panafieu
RENÉ CHAR par Serge Velay
CHATEAUBRIAND présenté par José Cabanis
COLETTE par Jeannie Malige
AUGUSTE COMTE sous la direction de Gérard de Ficquelmont
FRÉDÉRIC DARD par Louis Bourgeois
JEAN DASTÉ par Jean Dasté
JOSEPH DELTEIL par Robert Briatte
MICHEL FOUCAULT par Jean-Marie Auzias
JEAN GENET par Arnaud Malgorn
ANDRÉ GIDE par Eric Marty
JEAN GIONO par Jean Carrière*
JULIEN GRACQ par Jean Carrière
VLADIMIR JANKÉLÉVITCH par Guy Suarès*
LOUIS JOUVET par Paul-Louis Mignon
PAUL LÉAUTAUD par Martine Sagaert
LE CORBUSIER par Gérard Monnier*
EMMANUEL LÉVINAS par François Poirié
ANDRÉ MALRAUX par Jeanine Mossuz-Lavau*
KATHERINE MANSFIELD par Michel Dupuis
HENRI MATISSE par Marcelin Pleynet
CARSON McCULLERS par Jacques Tournier
HENRI MICHAUX par Brigitte Ouvry-Vial
HENRY MILLER par Frédéric-Jacques Temple
MOLIÈRE par Alfred Simon
PIER PAOLO PASOLINI par Alain-Michel Boyer
JEAN PAULHAN par André Dhôtel*
GÉRARD PHILIPE par Dominique Nores
FRANCIS PONGE par Guy Lavorel
RAYMOND QUENEAU par Jacques Jouet

8° Z
30048

Retrouver ce titre sur Numilog.com

C.F. RAMUZ par Marianne Ghirelli
MAURICE RAVEL par Marcel Marnat
(avec une cassette des enregistrements de 1929-1934, réalisés sous la direction de Maurice Ravel ou par des interprètes de son choix)
ALAIN RESNAIS par Jean-Daniel Roob
YANNIS RITSOS par Michèle Métoudi
ALAIN ROBBE-GRILLET par Jean-Jacques Brochier
GUSTAVE ROUD par Gilbert Salem
SAINT-JOHN PERSE par Guy Féquant
NATHALIE SARRAUTE par Simone Benmussa
MARY SHELLEY par Cathy Bernheim
PHILIPPE SOUPAULT par Bernard Morlino
PAUL-JEAN TOULET par Pierre-Olivier Walzer
JEAN VILAR par Alfred Simon
(avec une cassette de l'enregistrement des grands rôles de Jean Vilar au théâtre)
ELIE WIESEL par Brigitte-Fanny Cohen
VIRGINIA WOOLF par Phillys Rose
MARGUERITE YOURCENAR par Georges Jacquemin

INA INSTITUT NATIONAL DE L'AUDIOVISUEL

Les ouvrages marqués d'un astérisque comportent des entretiens issus des archives de l'Institut national de l'audiovisuel.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

GEORGES SEFERIS

Qui êtes-vous ?

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Ouvrage publié
avec le concours du C.N.L.
(Centre national des lettres)

Retrouver ce titre sur Numilog.com

743178
820

Denis Kohler

GEORGES SEFERIS

Qui êtes-vous ?

la manufacture

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Cliché de couverture : Séféris à la villa Hadrien, Tivoli, 1968.

© LA MANUFACTURE, 1989, 13, rue de la Bombarde, 69005 Lyon
Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

11 Prologue
19 Les années de formation (1900-1931)
83 La prise de Troie ou la Grèce mythique de *Légendaire* (1931-1935)
163 Le pont : des visages de l'autre tribu au sang d'Œdipe (1936-1945)
235 « Au fond, je suis question de lumière » (1946-1963)
313 Le retour à Ithaque (1964-1971)
367 Entretiens
385 Annexes
Chronologie, 387
Bibliographie, 397

Retrouver ce titre sur Numilog.com

« Creuse vers l'intérieur. »
Marc-Aurèle

« Soumets-toi à la langue du peuple et, si tu es assez fort, conquiers-la. »
Denys Solomos, *Dialogue*, 1824.

« Discipline, comme tu saignes ! »
René Char.

Abréviations utilisées dans cet ouvrage

E	*Essais*
J	*Journal*
TPS	*Trois Poèmes secrets*
JB 1, 2, 3	*Journal de bord I, II, III*
M 41	*Manuscrit de 41*
L	*Légendaire*
CE	*Cahier d'exercices*

Retrouver ce titre sur Numilog.com

« A quoi bon des poètes en ce temps de régnante petitesse ? »
(Hölderlin, *Le Pain et le Vin*.)

« Tout ce que tu as ressenti s'écroule
si tu ne fais confiance à ce vide.
Ta vie est tout ce que tu as donné,
le papier blanc. »
(Séféris, *Trois Poèmes*, 1966.)

Août 1929. Le ténor du radicalisme français, le parangon de la République des professeurs, Edouard Herriot, effectue en Grèce un voyage semi-officiel, qu'il prolonge à titre privé pour visiter les sites archéologiques. Vénizélos, un ami de longue date, est alors Premier ministre, pour l'ultime fois de sa longue carrière politique, et c'est tout naturellement qu'il propose à Herriot pour le guider durant ce voyage un jeune et brillant diplomate, Georges Sériadis, dont le père était lui-même l'un de ses partisans de la première heure. Or, voici qu'à l'étape d'Olympie, Séféris — il allait adopter ce nom de plume moins de deux ans plus tard — montre à Herriot, à côté de l'atelier de Phidias, les restes d'une basilique paléochrétienne ainsi que des vestiges byzantins. Et c'est alors que le futur chantre de Mme Récamier laisse échapper : « A vrai dire, mon jeune ami, tout ce qui est postérieur au III^e siècle avant J.-C. ne m'intéresse pas. » Cette gaffe magistrale aura sur Séféris et l'esprit de sa poésie des conséquences si importantes qu'il nous faudra y revenir au moment opportun. Notons seulement l'effet immédiat sur le jeune Grec de cet aveu inconsciemment borné :

Retrouver ce titre sur Numilog.com

> « J'ai éprouvé, à l'entendre, une étrange et froide sensation, comme s'il avait éteint tout à coup les lumières sur une énorme superficie de deux mille cinq cent et quelques dizaines d'années et que je me débattais désespérément dans cette mare ténébreuse et sans bornes. » (E)

Impression « à chaud » que Séféris analysera plus tard en affirmant, en opposition totale à la Grèce d'Herriot :

> « L'esprit grec, comme l'esprit français, est un ordre. Si on le rejette, il n'y a pas lieu d'en parler ; mais si on l'admet, on est bien forcé de convenir que l'on accepte par ce fait l'ordre spirituel grec dans son ensemble et dans toute son étendue. » (E)

Mais n'accablons pourtant pas trop Herriot, qui n'est, en fait, que le porte-parole exemplaire de la vision occidentale d'une « Grèce éternelle » limitée en réalité à trois siècles tout au plus et n'allant pas au-delà de la victoire de Philippe à Chéronée, en 338. Ce qui ressort clairement de cet incident, c'est combien est faussée, tronquée l'image de la Grèce. Ses trois mille ans d'histoire ininterrompue se trouvent découpés en autant de tranches, sans rapport les unes avec les autres, qu'il y a de chaires et de spécialistes pour en traiter. Le mycénologue ignore tout des Comnènes, le spécialiste de l'époque hellénistique n'a guère idée de la révolution de 1821, etc. Ce rétrécissement de la perception de « l'ordre grec » caractérise avant tout la tradition universitaire occidentale, car la vision d'une « Grèce de marbre » n'exclut pas une solide connaissance du grec ancien, qui ne sert pourtant pas à grand-chose, affirme avec ironie et intuition Virginia Woolf dans un article intitulé « Sur notre ignorance du grec ». « L'ignorance » consiste, selon elle, à transposer dans notre lecture de ces textes des préjugés rendant le contact de nos deux univers aussi distants « que la lumière rayonnante d'un jour d'été faisant irruption dans une brumeuse après-midi nordique ». Le bois de Colone n'est pas la forêt de Birnam montant à l'assaut de Macbeth…

Retrouver ce titre sur Numilog.com

A ce symptôme d'ordre intellectuel avant tout, Séféris a pu, hélas, ajouter les manifestations dérisoires et non dépourvues de racisme de la « touristocratie » (le mot est de lui). Pourquoi Hergé fit-il de Rastapopoulos un Grec ? Pourquoi devons-nous subir ce que, à la suite du calamiteux prototype, nous pourrions appeler les « zorbades », ce farrago de poncifs à l'image des restaurants « typiques » de la rue de la Huchette ?

Tant de méconnaissance, tant de mépris condescendant pour la Grèce pourraient se résumer à la vieille question des *Lettres persanes* : « Comment peut-on être Grec ? »

Et les Grecs eux-mêmes, avouons-le, ont longtemps renoncé à contester cette image faussée. Ils ont pu se résigner un temps à ne pas être compris et à vivre dans le vase clos d'un nationalisme à usage interne. D'où, a contrario, leur extrême surprise de se voir parfois compris. C'est à dessein que Séféris rapportera dans son discours Nobel cette anecdote concernant Cavafy :

> E.M. Forster fit, dans les années vingt, la connaissance de Cavafy en Alexandrie et raconte : « Cavafy me dit : "Vous ne pourrez jamais comprendre ma poésie, mon cher Forster, jamais." Il me lut un poème, "Le Dieu abandonne Antoine", où je trouvai, dans la langue, des ressemblances avec le grec scolaire [*Public school Greek*]. Cavafy fut étonné : "Mais c'est bien, mon cher Forster, vraiment très bien." Ce n'était pas mon érudition qui le touchait, mais mon désir de comprendre et ma réceptivité. Il ne pouvait croire qu'on puisse s'intéresser à sa poésie jusque dans le nord balbutiant. Son ambition se bornait alors à être compris en Alexandrie et toléré à Athènes. »

Et Séféris d'ajouter cette phrase chargée de tristesse : « Tant nous avions perdu l'habitude d'être compris. »

Il est vrai qu'aujourd'hui encore, l'étranger le plus proche du grec et des Grecs peut percevoir chez son interlocuteur

Retrouver ce titre sur Numilog.com

une sorte d'« à quoi bon », l'impression de parler à fonds perdu comme si jamais ne devait disparaître « cette angoisse chaque jour renouvelée d'avoir à justifier notre existence à la face de Dieu » (J).

La difficulté d'être Grec pourrait être rapprochée de celle des Juifs en ce sens que ces deux peuples ont une histoire en forme de destin millénaire. La question du *comment* peut dès lors se poser dans les termes suivants : *qu'est-ce* qu'être Grec ? Ni l'historien, ni le sociologue n'ont vraiment répondu à cette question que le poète, au contraire, a toujours placée, en Grèce, au cœur de l'héritage que son appartenance à l'hellénisme lui fait un devoir d'accepter, si lourd et si difficile soit-il. Séféris dira : « Au poète revient en Grèce d'incarner sous sa forme la plus achevée la dimension spirituelle de l'aire hellénique, dont il se trouve le porte-parole le plus responsable. » Voilà une définition bien grave de la « fonction du poète », mais on la comprend mieux si, de ce qui précède, on retient qu'un Grec se pose toujours en avocat de son pays et de sa tradition injustement méconnus et que le caractère singulier de la langue grecque, facteur essentiel d'unité et d'identité, confère effectivement au poète un rôle, une mission particuliers.

On admettra dès lors plus aisément qu'on puisse voir en Séféris non seulement le « contemporain capital » de la poésie grecque, mais encore le « porte-parole » le plus qualifié pour nous aider à décaper — une fois pour toutes ? — la Grèce de toutes les scories séculaires l'offusquant à notre regard. La lecture de son œuvre peut nous aider à modifier notre idée de « ce qui n'est pas seulement l'humble petit pays balkanique, mais l'immense espace spirituel qui a nom ''Hellénisme'' ». A l'heure où se profilent les blandices du proche « espace commun » européen, Séféris vient nous rappeler combien une identité nationale, mais non chauvine, est un legs à protéger de toute urgence, en lui conférant la

Retrouver ce titre sur Numilog.com

dimension de l'héritage historique faute duquel notre présent technocratique serait en passe de perdre son âme.

Ces prolégomènes ne visaient qu'à mieux situer la place occupée par Séféris dans la vie spirituelle contemporaine. Sa démarche créatrice présente au moins un triple intérêt.

Poète, d'abord et avant tout, Séféris a tôt connu la « passion de l'expression », et c'est à elle encore qu'il attribue le sens de sa vie, lorsqu'il écrit en 1963, dans une note inédite :

> « Qu'est-ce qui a le plus compté dans ma vie ? Ma réponse spontanée est : d'écrire une phrase ou même un mot juste, ce qui rachèterait pour moi la souffrance de vivre. Mais ce n'est pas si simple, car, ainsi formulée, cette affirmation peut donner naissance à bien des malentendus, à commencer par l'accusation d'esthétisme et d'indifférence à l'action ou à la vie. Or ce n'est absolument pas le cas, car je veux ainsi exprimer ma position morale : un mot est le résultat d'une vie intense, d'un grand travail et d'une relation profonde avec les hommes. » (J)

La « vie intense » qu'il évoque ici est, pour une grande part, celle de son combat avec les mots et les mythes. Biographie d'un esprit, la vie de Séféris est marquée par des crises spirituelles et formelles, des seuils qualitatifs, des dépassements. Dans les ténèbres du doute ou la lumière difficilement atteinte, l'itinéraire séférien a quasiment valeur paradigmatique, tant sont portées chez lui à l'intensité et à la lisibilité les plus grandes les étapes qu'on pourrait dire propres à tout poète authentique. Car si la vie d'homme de Séféris ne sera, bien sûr, pas absente de cette présentation, l'anecdotique y tiendra peu de place. Pour être plus précis, Séféris a connu des passions féminines, mais il n'en reste qu'un bien faible écho dans son œuvre. Séféris n'est ni Apollinaire ni Eluard.

Si, en second lieu, sa vie est bien la source d'expériences transmuées en poésie, c'est par le lien, « ombilical » dira-t-il,

Retrouver ce titre sur Numilog.com

qui l'attache à l'histoire de son pays par le biais, notamment, de l'activité diplomatique qui l'a longtemps (1926-1962) rendu témoin, parfois acteur, d'événements essentiels pour la Grèce contemporaine. Vécue par l'homme, analysée par le diplomate, l'histoire contemporaine est finalement transposée au plan de la poésie.

Le troisième point qui, issu d'une méditation poétique sur l'histoire, confère un intérêt et une actualité extrêmes à l'œuvre de Séféris, est la réflexion constante qu'il a menée sur la relation spirituelle entre l'Hellénisme et l'Occident. Sans doute cet aspect de son œuvre est-il surtout présent dans ses *Essais* et son *Journal*. Mais la présente étude serait privée de sens si elle ne cherchait à offrir du poète grec l'image la plus riche et la plus nuancée possible. En quête d'un « hellénisme grec » qui ne soit pas simple calque de l'hellénisme occidental, Séféris n'a cessé, en humaniste qu'il fut, de situer cet hellénisme en gestation parmi les données d'ensemble de la crise spirituelle contemporaine. Maître d'éthique autant que de création, Séféris analyse avec lucidité et pertinence les facteurs délétères qui, depuis Baudelaire, viennent tarauder et miner l'entreprise poétique. Il s'inscrit à ce titre dans la lignée des plus grands poètes critiques occidentaux auxquels il n'est que justice de le rattacher, maintenant qu'une large part de son œuvre poétique et critique se trouve accessible au lecteur français.

Séféris est souvent perçu en Grèce comme un poète pessimiste. On pourrait, en quelque sorte, lui appliquer le constat désespéré d'Hölderlin cité en épigraphe. Ce serait se méprendre sur la signification profonde d'une œuvre que la lucidité n'a jamais, même aux heures les plus sombres, coupée de l'espérance ultime en l'homme et en la création poétique. En témoigne ce passage de son discours Nobel :

> « Car je pense que la poésie est nécessaire à ce monde moderne où nous vivons, affligé comme il l'est par la

Retrouver ce titre sur Numilog.com

> peur et l'inquiétude. La poésie a ses racines dans la respiration humaine — et que serions-nous si notre souffle s'amoindrissait ? Elle est un acte de confiance — et Dieu sait si nos malaises ne sont pas dus à notre manque de confiance. »

Yves Bonnefoy, qui fut l'ami de Séféris, parle en ces termes de Baudelaire : « Son désir est demeuré le désir, son élan vers la plénitude a maintenu dans l'honnêteté du cœur l'impossédable région. J'appelle mélancolie cette union de la lucidité et de l'espoir. Et dans le monde de la Justice, rien ne ressemble plus à la grâce — soit vérité, soit beauté — que cette ardente mélancolie. C'est là au moins le don qu'un vrai poète peut faire. Et dans sa pauvreté, donner demeure son bien. » Aucune définition ne me semble plus adaptée à Séféris, si ce n'est celle-ci : « Séféris, poète grec », dont l'apparente naïveté fera place à certain orgueilleux ascétisme quand on aura rappelé que Debussy a toujours refusé d'être qualifié de « compositeur », se voulant seulement, avec obstination, « musicien français ». Pleinement poète, Séféris fut avant tout Grec. De ce destin est issue son œuvre, comme aussi ses diverses « positions » face aux événements.

> « Tout ce qu'il m'a été donné de créer s'est ordonné autour d'un axe de nature éthique et rattaché à l'hellénisme. » (J 1963)

Ainsi, pour tenter de répondre à un « Qui êtes-vous, Séféris ? », il importe de suivre simultanément et dans leur déroulement chronologique ces trois composantes, inséparables et interdépendantes, que sont la démarche « démiurgique », la relation à l'histoire qui lui est étroitement associée, et enfin cette vision toujours plus altière et exigeante d'un Hellénisme « dont on s'approche à genoux comme d'une chose sainte », ainsi que l'écrivait Cavafy, l'un des autres grands poètes visionnaires de la Grèce.

Il est souvent de bon ton aujourd'hui de présenter la vie d'un créateur en portrait éclaté, en copeaux thématiques,

Retrouver ce titre sur Numilog.com

en paillettes diaprées. Outre que le brillant n'est pas le propre de Séféris, homme de gravité et d'intériorité, on peut laisser échapper par cette fragmentation la beauté si émouvante de certaines vies toutes de maturation, en « pente suivie en montant ». La lenteur presque hiératique du tempo de telles vies n'est pas le moindre de leurs attraits. Il est en tout cas difficile d'imaginer un portrait de Bach par Francis Bacon. Le rythme séférien est celui d'un marcheur au pas un peu pesant le long d'une grève et dont flux et reflux scandent le verset encore à naître.

Cette nécessité interne permet de distinguer cinq césures bien nettes dans « la vie et l'œuvre » de Séféris, chacune correspondant à une mutation profonde de son inspiration et, osons le dire, à un seuil nouveau franchi vers plus de spiritualité et de dépouillement. Œuvre ascétique, pour laquelle le poète souhaita cette devise anglaise : « *In my poverty is my strength.* »

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Les années de formation[1] (1900-1931)

« Le seul lieu que je puisse appeler ma patrie : Skala » (1900-1912)

C'est à Smyrne que voit le jour, le 29 février 1900, Georges Sériadis, fils aîné de Stélios Sériadis et de son épouse, Despô Ténékidis. Le lieu, le moment, l'héritage familial jouent chacun un rôle capital dans ce qui constituera plus tard « les gisements profonds du sol mental » de celui que nous appellerons désormais Séféris, ce nom de plume étant du reste un authentique patronyme grec remontant à l'époque de l'occupation turque (XVI^{e}-XVIII^{e} siècle).

Le lieu, d'abord. Smyrne est, avec Alexandrie, le plus important foyer de cette présence hellénique d'une diaspora économiquement et culturellement très vivante que l'on nomme le Grand Hellénisme, ou encore la « Nation des Grecs ». Lointaine héritière de la triomphale avancée asiatique d'Alexandre, cette Grèce-hors-les-murs n'est pas rattachée politiquement à la Grèce « helladique » et « libre », mais son activité est si florissante que le pouvoir dont elle est légalement dépendante, qu'il s'agisse du Sultan ou même de puissances

1. On trouvera en fin de volume une chronologie de la vie de Séféris.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

occidentales comme l'Autriche-Hongrie pour Trieste ou la Russie pour Odessa, lui laisse en fait une paix totale pourvu qu'elle joue son rôle de ballon d'oxygène bien nécessaire à des empires dont l'économie est souvent léthargique. On pourrait donner une idée de ce que fut le Grand Hellénisme si l'on voyait en chacun des maillons de cette frange hellénique ourlant la Méditerrannée ou la mer Noire une sorte de Hong-Kong avant la lettre. Mais ce serait omettre la seconde dimension, culturelle, de ces avant-postes de l'hellénisme. Une Smyrne simple Hong-Kong en terre ottomane aurait pu donner naissance à un Onassis, mais non à un Séféris.

Le trait distinctif de ces communautés grecques de la diaspora est en effet d'avoir consacré une part très importante de leurs ressources provenant du négoce aux investissements culturels : écoles qu'on peut dire pilotes, avec un personnel de très haut niveau, fondations diverses, bourses d'études pour l'Occident, sociétés savantes et lettrées, revues littéraires. Ce qui signifie en clair qu'Alexandrie et Smyrne, les plus riches et les plus brillants de ces foyers d'hellénisme « colonial », n'avaient, à la naissance de Séféris, rien à envier à Athènes ou à Constantinople. L'un des plus grands poètes grecs et européens, Cavafy (1863-1933) a passé toute sa vie à Alexandrie, cité qui fut aussi la source principale de son inspiration. Il disait du reste : « Je ne suis pas Grec, mais Hellénique », ce qui définit bien l'ouverture d'esprit et l'ampleur de vue que partagèrent tous ceux qui appartinrent à ce que Séféris nomma « la Grèce des confins ». Le vrai signe de la vitalité intellectuelle de ces régions, nous le trouvons dans le nombre d'écrivains, d'universitaires et d'hommes politiques qui en sont issus. Près d'un écrivain sur deux est, dans l'Athènes de 1930, « Micrasiate ». Si l'exceptionnelle qualité de son œuvre a attiré sur le seul Séféris la notoriété internationale, il n'est que justice de rappeler

Retrouver ce titre sur Numilog.com

que notre poète est issu d'un climat particulièrement propice, à cette époque.

Car si la Smyrne de 1900, toute vibrante d'activité et d'ouverture aux échanges internationaux, est la plus grande Echelle du Levant, elle est aussi le siège d'une puissante bourgeoisie éclairée. Négociants et professions libérales tiennent le haut du pavé et sont pour la plupart partisans de l'homme d'Etat charismatique qui entre alors sur la scène politique grecque, Elefthérios Vénizélos. Cet avocat crétois va, par une « chambre révisionniste », procéder à un vaste programme de réforme des structures de l'Etat, qui en avaient bien besoin après des décennies d'un pouvoir de droite s'appuyant sur la Cour. La bourgeoisie smyrniote se trouvait ainsi jouer un rôle non négligeable sur l'échiquier politique grec de ce début du siècle.

On comprendra mieux maintenant à quel point les parents de Séféris sont représentatifs de ce lieu et de ce temps, donnant ainsi à leur fils aîné un code de références qui sera perceptible jusque dans sa vie créatrice. Stélios Sefériadis, originaire de la bourgeoisie smyrniote, est docteur en droit de l'université d'Aix-en-Provence. Il est donc un parfait francophone et inscrira Séféris dans un lycée français privé de Smyrne, complétant ce bain linguistique par la présence d'une répétitrice française. A dix ans, Séféris lit Victor Hugo, Rostand et Dumas sans aucune difficulté. Stélios est un homme des Lumières, un brin voltairien, attaché aux droits de l'homme. C'est pourquoi nous le retrouvons vénizéliste « historique ». Il sera plus tard en Grèce l'un des collaborateurs directs de l'homme d'Etat. Second élément essentiel pour Séféris qui se fera de la vie politique et de l'Etat une idée conforme au vénizélisme, à l'exclusion de tout autre parti ou programme. Stélios se trouvait, en 1900, à la tête d'un florissant cabinet d'avocat, spécialisé en droit international dans une ville où surgissaient sans cesse les litiges entre

Retrouver ce titre sur Numilog.com

des communautés très diverses. Il quittera en Grèce la pratique pour l'enseignement universitaire. Deux conséquences de cette activité : d'abord une très grande aisance, un train de vie dont la perte restera plus tard une blessure difficilement cicatrisable. D'autre part, un volontarisme du père à l'égard des études supérieures de son fils. Brillant juriste, il voudra que Georges suive ses traces. Il en résultera des conflits et des rancœurs. Car, dernier point et sans doute le plus important, Stélios n'avait nullement la vocation juridique, même s'il y excellait : il était taraudé par le prurit de la poésie. A ses heures de liberté, il s'enfermait dans son bureau pour composer des vers impeccablement creux — nous les connaissons aujourd'hui — qu'il publiait dans des revues sous le pseudonyme de Stéphanos Myrtas. Même si, pour le fond, son père était plus proche de Casimir Delavigne ou de Sully Prudhomme que de Mallarmé ou même d'Apollinaire, le jeune Séféris ne pouvait pas manquer d'être impressionné, ému même par l'attachement et le respect qu'il vouait à l'idéal poétique. Un fait vint encore préciser la nature de cet amour pour la langue. En 1910 fut donnée au théâtre de Smyrne une représentation de l'*Œdipe roi* de Sophocle, traduit en grec moderne démotique. A l'issue du spectacle, les spectateurs en vinrent aux mains, les uns conspuant, les autres ovationnant l'auteur de la traduction… Stélios Sériadis. Excellente occasion de comprendre, « à chaud », le schisme linguistique qui a si longtemps miné la Grèce moderne en lui faisant perdre un temps précieux, notamment dans le domaine de l'éducation. Au III^e^ siècle av. J.-C., un zèle grammairien figea le grec en un état jugé parfait et non évolutif. Cette forme de surgélation de la langue, dite atticisme ou alexandrinisme, perdura au cours des siècles, utilisée par les lettrés n'hésitant pas, à certaines époques, à en rajouter dans le purisme tournant à l'archaïsme. Une langue fossile aussi glacialement parfaite et morte que la meilleure copie de thème grec à l'agrégation.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Parallèlement à l'existence de ce rameau mort, exhibé comme une relique poussiéreuse, le grec vivant, lui, poursuivit heureusement son évolution. Issu de la koinè parlée dans le monde grec nouveau bâti par Alexandre, il fut la langue de la première Eglise, et les Evangiles sont sans doute les premiers témoignages de ce grec déjà moderne. Les deux courants s'ignorent longtemps, la véritable création littéraire étant du côté des textes en langue populaire ou démotique. Mais lorsqu'à la fin du XVIIIe siècle et surtout à l'issue de la révolution (1821-1827) se posa avec acuité le problème de l'identité nationale et de la référence linguistique qu'elle impliquait, la langue démotique se trouva écartée par les puristes phanariotes qui firent de l'exsangue katharevoussa (« la purisante ») l'organe officiel de l'Etat. Ils étaient puissamment aidés dans cette tâche dénaturée par la Cour d'origine bavaroise, imbue d'un néoclassicisme effréné. Semblable situation, où une langue morte était imposée à un peuple de vivants, ne put longtemps se maintenir sans révolte de la part des partisans — l'immense majorité des Grecs — de la démotique. Révolte qui aboutit au mouvement littéraire et national à la fois dont Psichari sera le héraut, en 1888, et qui prendra le nom de combat démoticiste. Si la plupart des écrivains lui furent très vite acquis, un épisode comme celui du théâtre de Smyrne est très révélateur de la force des passions pouvant encore s'affronter. N'y avait-il pas eu des morts, à Athènes, en 1903, au cours de violentes manifestations entre partisans et adversaires d'une traduction des Evangiles en démotique ?

Pour ce qui est de Séféris, la cause est entendue : il se fera inlassablement l'avocat et l'illustrateur de la démotique qui est « le » grec, toute autre forme de grec relevant du magasin des accessoires philologiques. « Aussi loin que je remonte, je vois que je n'ai rien d'un Phanariote », écrira-t-il.

Le père de Séféris n'échappait pas, on l'a vu, à un certain désir, très belle époque, de faire le bel esprit, et même, plus

Retrouver ce titre sur Numilog.com

tard, le joli cœur. Littéraire quelque peu honteux, il se cachait sous une ironie sarcastique dont Séféris fut victime, refoulant son chagrin qu'il ne pouvait laisser paraître qu'à sa mère, l'admirable Despô.

Elle n'avait, certes, rien d'une intellectuelle, femme d'apparence modeste et réservée. Mais elle était d'un autre univers que son lettré de mari, et c'est dans sa corbeille de dot que Georges trouva le cadeau somptueux de Skala. Despô Ténékidis était la fille de riches propriétaires terriens qui possédaient un vaste domaine qui, pour tout dire, ceignait de ses vignes un village tout entier, Skala de Vourla (« des roseaux »), le vert paradis de l'enfance de Séféris qui y passa toutes ses vacances. Si la bourgeoise demeure de Smyrne subissait la férule parfois pénible du père, l'univers terrien et marin de ce petit port situé à une cinquantaine de kilomètres de Smyrne est tout entier le royaume de la tendresse et de la douceur maternelles. Reine bienveillante parmi ses gens, « Madame Despô » était aimée et respectée de tous, prompte à venir en aide sous une forme ou sous une autre à qui ferait appel à elle. « Femme biblique », dira d'elle sa fille Ioanna, bien éloignée du scepticisme voltairien de Stélios, elle maintenait la permanence ritualiste de toutes les fêtes qui scandent les jours de l'orthodoxie. S'il n'eut pas la foi, Séféris a toujours observé les rites d'une religion qui reste, en Grèce, fortement rattachée au paganisme en certaines de ses manifestations, surtout pour les fêtes pascales où l'on ne sait trop si l'on pleure le Christ ou Adonis enseveli sous les fleurs. On comprendra aisément que Skala présentait pour l'enfant un tel contraste avec Smyrne qu'il ait pu les opposer comme deux orientations de sa vie, proche en somme des deux « côtés » proustiens.

> « Skala de Vourla était pour moi le seul lieu que, encore maintenant, je puisse appeler ma patrie, au sens le plus essentiel du mot : le lieu où se sont épanouies mes années d'enfance. Smyrne, c'était l'école insupportable,

Retrouver ce titre sur Numilog.com

les longues et mornes après-midi pluvieuses derrière une fenêtre : la prison. Lorsque, parfois, j'évoque ces années, je ne crois pas qu'il y ait un visage, un paysage, un coin de Smyrne dont je me souvienne avec affection. Skala était tout autre chose. Comme sur la scène des mystères du Moyen Age la terre et le ciel se trouvent séparés par une ligne horizontale, Skala était une région bien délimitée, fermée et où je pénétrais comme dans un jardin des *Mille et Une Nuits* où tout était magique. Là, les gens, paysans ou marins, faisaient partie de mon univers. Les chemins, les arbres, les rivages étaient ceux d'un pays qui m'appartenait. Les gestes de mon corps restent les mêmes que ceux que je faisais alors.

« Qui sait si le cours qu'a pris ma vie en se déroulant sur deux voies parallèles, l'une faite de contraintes, de patience et de compromis et l'autre où, libre et sans concessions, s'avançait mon moi profond, n'est pas la conséquence de ces années vécues dans deux mondes si clairement séparés : le monde de la demeure citadine et le monde de la maison de campagne ? »

La richesse de l'apport de Skala à Séféris est considérable, et ce petit port d'Ionie est le vivier de souvenirs et d'expériences dont l'intensité ne faiblira jamais au fil des ans, éclairant toujours la vie du poète « d'un peu de lumière de nos années d'enfance ».

Ce monde du cep et de l'aviron permettait à Séféris, à son frère et à sa sœur d'aller escalader les collines avec, au loin, le plateau d'Anatolie, à perte de vue, puis de sauter dans un caïque pour aller jeter au large l'épervier avec leurs amis marins. La mer, élément privilégié de Séféris, le thème le plus riche de sa symbolique poétique. C'est à Skala qu'il apprit à l'aimer, à la savourer.

« Et pourtant la vague était douce
où, enfant, je plongeais et nageais
et même plus tard quand, jeune homme,
je cherchais des formes parmi les cailloux,

Retrouver ce titre sur Numilog.com

essayant des rythmes,
le Vieux de la mer m'a parlé :
"Ton pays c'est moi ;
peut-être ne suis-je personne
mais je peux devenir ce que tu veux." » (TPS)

Elle sera sans cesse le rappel à la pureté, comme en témoignent les multiples notes de son *Journal* où il relèvera le choc jamais émoussé d'un bain après des mois d'enlisement dans la paperasserie du ministère :

« Aujourd'hui, premier bain de cette année à Vouliagméni. Chaque fois le même miracle : lavé de ses sanies, le gratte-papier redevient un homme. Je pénètre dans la mer comme dans un mythe vivant et familier. »

Un poème de 1948 souligne, une fois encore, ce rôle capital du monde marin dans l'imaginaire de Séféris :

« Mes contes, c'est des bateaux que je les ai appris,
Et non des voyageurs ou des marins,
Ni de ceux qui attendent sur le môle,
Débarqués pour toujours, cherchant dans leurs poches
une cigarette.
Des figures de bateaux habitent ma vie [...]
Dans la maisonnette fraîche et qui sentait l'osier,
J'ai trouvé une boussole de bateau.
C'est elle qui m'a montré les anges des temps. »

Il faut pourtant admettre que c'est aux marins de Skala que Séféris doit d'avoir eu accès à l'imaginaire collectif du peuple grec par ces contes ou récits dont, tout lettré qu'il devienne avec les années, il restera imprégné comme par une strate profonde de son humus créateur.

On ne s'étonnera donc pas que, dans son premier poème vraiment séférien, « Sur un vers étranger », datant de 1931, le moment béni soit celui où

« Les vieux marins adossés à leurs filets, à l'heure où le vent
d'hiver se déchaînait
Me racontaient, dans mon enfance, le chant d'Erotocritos,
avec les larmes aux yeux ;

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Je tremblais alors dans mon sommeil en entendant le destin contraire d'Aréti descendre les degrés de marbre. »

Erotocritos et Aréti, le couple familier entre tous à la tradition populaire grecque, mais aussi Digénis Akritas, le héros médiéval gardien des marches de l'Empire byzantin, ou encore Alexandre le Grand, si totalement assimilé par les légendes ou le théâtre d'ombres de Karaghiozis. Autant de figures d'un panthéon légendaire qui devint, selon ses propres termes, « chair de la chair » de Séféris et le prédisposa à l'attention toute particulière qu'il consacrera plus tard à la mise en valeur ou à la réhabilitation d'œuvres de créateurs « naïfs », tels le général Macriyannis et ses « lettres mal dégrossies » d'analphabète de génie ou encore le miracle de fraîcheur et de vie des toiles et fresques de Théophilos, le plus remarquable des naïfs grecs.

Plus important même que l'apport nourricier de cette mémoire collective est le fait qu'elle s'offre à l'enfant en une langue admirable, et méritant bien d'être qualifiée de « douce langue natale ». Le poète est l'homme des mots portés à leur plus forte intensité et perçus avec tout leur lest séculaire de significations oubliées du reste des hommes. De ce point de vue, c'est le rapport à sa langue qui prime tout chez le poète, et l'éveil d'une vocation ne peut naître que du choc éblouissant avec un rythme, des cadences que l'oreille perçoit bien avant l'intellect. Pour autant que l'on puisse se fier sur ce point à ses affirmations d'adulte, Séféris a tôt éprouvé le « coup de foudre » pour la langue riche, drue, aux cadences bien scandées qu'était la langue parlée à Skala. Langue sûre, héritière en droite ligne de la koinè de l'époque hellénistique, avec des mots encore présents sous la forme et l'acception qu'ils avaient chez Homère. Par le balcon de sa maison, l'enfant voyait la noria que tous appelaient *alakatin*, un mot vieux de près de trois mille ans. Il en fera même le symbole de la patrie menacée lors de l'affaire chypriote (1955) :

Retrouver ce titre sur Numilog.com

« La noria aux godets en bois, l'alakatin,
assoupie à l'ombre du noyer, entre terre et eau,
pourquoi as-tu cherché à l'éveiller ?
Tu l'as entendue gémir. Et cette plainte
issue des vieilles fibres du bois,
pourquoi l'as-tu appelée ‘‘voix de la patrie’’ ? » (JB 3)

Cette permanence de la langue constitue, pour un peuple à l'identité à maintes reprises contestée et attaquée, le plus sûr garant de son existence comme entité spirituelle. Il y a là un thème sur lequel Séféris, à juste titre, ne cessera de revenir, cherchant à bien « l'enfoncer dans le crâne » notamment des Occidentaux qui gardaient un sourire sceptique en entendant parler de « trois mille ans d'existence de l'âme grecque » et pour lesquels « tradition » signifiait folklore ou radotage.

> « Une langue altérée, si vous voulez, par une évolution plusieurs fois millénaire, mais malgré tout fidèle à elle-même. Elle porte les empreintes de gestes et d'attitudes répétés à travers les âges jusqu'à nous et qui simplifient parfois d'une manière étonnante des problèmes d'interprétation qui paraissent à d'autres bien difficiles. Je ne dirai pas que nous sommes du même sang — car j'ai horreur des théories raciales —, mais nous habitons toujours le même pays et nous regardons les mêmes montagnes finir dans la mer. Peut-être ai-je employé le mot de tradition, sans souligner cette évidence que tradition ne signifie pas habitude. Elle intéresse au contraire par la faculté de pouvoir rompre l'habitude ; c'est par cela qu'elle prouve sa force de vie. » (E)

Une langue, donc, perçue dès cette époque par Séféris comme à la fois « la plus conservatrice du monde » et la plus propre à servir, par sa richesse et sa beauté, une création poétique, elle-même issue de ce rythme du vers de quinze syllabes, le vers « politique », qui est celui de la poésie populaire. Nous le retrouverons bientôt, transmué par l'alambic savant de Séféris.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

C'est à dessein qu'a été omise jusqu'à maintenant la dimension historique qui, unie avec la langue, a donné à Séféris le sens si intensément personnel qu'il attribuera à ces « statues » emblématiques de toute sa vision du passé grec. Regardons, en effet, ce petit îlot qui ferme la baie de Skala : le moindre gamin sait qu'il s'agit de l'îlot d'Anaxagore. Un souvenir scolaire surgit alors et le cortège des présocratiques se met en branle, Xénophane de Colophon, Thalès de Milet et, soudain, Anaxagore de Clazomènes. Ainsi donc Skala n'est autre que l'antique cité qui a donné le jour à l'un de ces maîtres de vérité, si nombreux aux VIe et Ve siècles av. J.-C. en un territoire bien restreint. Mais Séféris réagit comme les enfants du village dont il partage les jeux : « Je n'ai rien d'un archéologue. C'est le passé de Skala qui m'intéresse, non les ruines de Clazomènes. » Lorsqu'il voyait une amphore ramenée dans les filets d'un caïque, lorsqu'il contemplait des mosaïques trouvées dans le jardin de sa grand-mère, quand il examinait une à une les monnaies lydiennes ou grecques rapportées par les paysans, il pouvait sentir le passé à fleur de présent sans plus de rupture que pour la langue. N'a-t-il pas reconnu un jour la coiffure même de sa grand-mère sur les jeunes filles ornant la frise d'un sarcophage du IIIe siècle av. J.-C. ?

Ainsi, lorsque nous rencontrerons les « statues », ou les « marbres » et « rocs » qui leur sont synonymes, gardons en mémoire ce que répondit Séféris à un critique parlant de la force symbolique de « l'image des statues » : « Mais ce sont de *vraies* statues, je les ai vues et touchées. » La présence des images sefériennes vient de ce qu'elles ne sont pas issues d'une imagination lettrée mais d'une prise solide sur la réalité présente du passé. Mais nous y reviendrons.

Evoquons enfin, pour terminer cette reconstitution de l'enfance ionienne du poète, ces coutumes remontant « à la nuit

Retrouver ce titre sur Numilog.com

des temps » et dont l'une a suffisamment impressionné Séféris pour qu'il l'évoque à trois reprises dans sa poésie. Il s'agit d'une technique de mantique remontant à l'Antiquité mais toujours vivante à Skala, le jour des feux de la Saint-Jean. Tel est du reste le titre du premier poème rapportant cet usage rituel : les jeunes filles souhaitant savoir si elles allaient se marier dans l'année, et avec qui, se tenaient nues, la nuit de la Saint-Jean, devant une vasque d'eau où elles versaient du plomb fondu. L'avenir se déduisait des formes prises par le plomb en se solidifiant.

« Notre destin, plomb fondu, ne saurait changer,
Il n'y a rien à faire,
On a versé le plomb dans l'eau sous les étoiles malgré
les feux qui brûlent.
Si tu restes nue devant le miroir à minuit, tu verras...
Tu verras au fond du miroir passer l'homme qui,
dans ton destin,
Dominera ton corps,
Dans la solitude et le silence, l'homme
De la solitude et du silence
Malgré les feux qui brûlent. »

Au début de la guerre, Séféris a composé un étonnant poème, « Visage de la Moire », où, par contraste avec l'horreur présente, il se donne une biographie de fils de marin de Skala, avouant là pour une fois combien il avait éprouvé peu d'affection pour son père juriste...

« Le visage, au-dessus du berceau d'un enfant, d'une
Moire au sombre fichu.
Sourire énigmatique et paupières baissées, gorge aussi
blanche que le lait,
Et la porte qui s'ouvre et le capitaine au long cours,
harassé,
Jetant sur une caisse noire sa casquette trempée.
Tous ces visages et tous ces gestes n'ont pas cessé
de te poursuivre
Lorsque tu étalais sur le rivage les filets,

Retrouver ce titre sur Numilog.com

> Et que tu naviguais en fixant le creux des vagues.
> Sur tous les océans, au cœur de tous les golfes,
> Ils étaient avec toi, ils étaient la vie difficile et ils étaient
> la joie. » (JB 2)

C'est, hélas, la « vie difficile » qu'avant même le départ d'Asie Mineure eurent à affronter tous les Grecs qui y résidaient.

> « Nous savions ce qu'était l'esclavage. »

Le tableau quasi idyllique que nous avons tracé de la vie des Grecs d'Asie Mineure va basculer du tout au tout en moins de deux ans. Le royaume de Grèce, allié à la Bulgarie et à la Serbie, va remporter (Vénizélos est Premier ministre) une suite de succès militaires sur la Turquie. Ces guerres balkaniques, si elles exaltent la fierté patriotique des Grecs « helladiques », ont pour funeste conséquence la vengeance du Sultan par les moyens en son pouvoir : de bonasse et presque indifférente, l'autorité turque sur les Grecs d'Asie Mineure, qui jouent là en quelque sorte un rôle d'otages, se fait brutale, hargneuse. Arrestations, « passages à tabac » se multiplient parmi les plus libéraux des Grecs. Le pays n'est plus sûr et la famille Sériadis doit, en 1912-1913, renoncer aux vacances à Skala. Séféris et ses amis de Smyrne se voient parfois arracher leurs livres grecs, on veut leur imposer le turc à l'école. Climat très tendu ; les plus engagés des patriotes partent clandestinement pour la Grèce.

> « Les visages étaient sombres, et dans les yeux de tous on lisait le sentiment d'une frustration : celle de la liberté. » (E)

Stélios Séfériadis, au courant de la situation à son niveau politique et diplomatique, comprit qu'il était vain et périlleux de s'obstiner à rester sur une terre qui, déjà, n'était plus grecque. En juillet 1914, la famille Séfériadis embarquait pour Le Pirée, en un départ qu'on voulait croire temporaire et qui allait se révéler définitif.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Athènes 1914-1918 : le Kastro et la Sécession

Arrivant à Athènes durant cet été de 1914 où la Grèce garde une position de neutralité dans le conflit mondial, Séféris n'est, à vrai dire, guère impressionné. Smyrne était si vivante, si active que l'adolescent put même trouver quelque peu assoupie cette ville mal fichue, au centre néoclassique et glacialement marmoréen et aux faubourgs poussés anarchiquement au milieu de terrains vagues ou même des vestiges de villages paysans. Quelques chèvres paissant non loin du Musée national, le tram carillonnant pour demander le passage à des vaches étiques : non, la gloire d'Athènes, ce n'est certes pas là qu'il faut la chercher. Séféris va très vite « voir pour la première fois » cette Acropole que les vieux Athéniens appellent, d'un terme médiéval, le *Kastro*, ou encore le Rocher sacré. Sur ce point, comme le lui dit un Athénien de souche, son retard fut une chance :

> « Comme je lui parlais de l'Acropole, il laissa percer ce regret : ''Malheureusement, je n'ai jamais connu l'Acropole.'' Devant mon regard étonné, il ajouta : ''Mais oui, lorsqu'il n'y a pas de première impression, c'est comme s'il n'y avait pas d'impression du tout. J'étais habitué au Parthénon avant de le connaître. Vous, heureusement, vous l'avez eue, cette première impression.'' » (J 1930)

De cette première vision, intense et vierge à la fois, Séféris a gardé un concept qui s'applique et doit, selon lui, s'appliquer à tous les vestiges antiques. On pourrait qualifier de « théorie des deux Parthénon » cette distinction entre deux approches presque antinomiques des ruines antiques :

> « Il nous faut d'abord admettre que la valeur artistique d'une œuvre est fondamentalement différente, et même opposée à toutes ces grandes émotions qu'il nous est parfois difficile de distinguer de l'émotion proprement artistique. Car, face au Parthénon précisément, nous

Retrouver ce titre sur Numilog.com

éprouvons des sentiments nés de deux sources bien distinctes, même si elles coexistent en un objet unique. Notre première source d'émotion est de nature historique, archéologique, elle obéit, pour ainsi dire, à une trajectoire régressive et elle fait naître en moi une rêverie grâce à laquelle je peux voyager dans le passé, philosopher sur la vanité des choses humaines, m'indigner contre les obus de Morosini ou encore demeurer en extase devant la beauté de la vie des Grecs anciens. Mais l'autre émotion, esthétique, elle, est une tout autre affaire : c'est une intense présence, brutale et exclusive, une chape de marbre qui me recouvre tout entier, une voix que je ne comprends pas, mais qui m'impose, de façon impérieuse, de parler comme elle si je veux la comprendre. » (E)

On sent très bien là que la « présence » comme l'appel au dialogue furent pour Séféris, à Athènes, la poursuite d'une relation déjà entretenue par lui depuis longtemps avec les « statues » skaliotes.

L'autre événement bouleversant, mais, hélas, négativement, que va vivre alors Séféris se rattache à la « Sécession ». A la fin de 1916, Vénizélos, partisan de l'entrée en guerre de la Grèce dans le camp de l'Entente, se heurta violemment au roi Constantin dont les sympathies allemandes étaient notoires. Après de multiples péripéties parlementaires, Vénizélos forma à Salonique un gouvernement sécessioniste prêt à collaborer avec les Alliés. Mais, derrière ces quelques lignes pour manuel d'histoire, il y avait la réalité vécue par les Grecs. Dans le cas précis de Séféris, il fut le témoin de la vague de haine suscitée par les royalistes contre les vénizélistes. Séféris se trouvait, dans la cour du lycée, doublement mis à l'écart : comme « Turquiche » — ainsi les royalistes appelaient-ils les Grecs d'Asie Mineure — et comme fils d'un vénizéliste notoire, affichant lui-même avec défi les mêmes convictions. Voici le récit de cette humiliation, qu'il n'oublia

Retrouver ce titre sur Numilog.com

jamais et qui fut à l'origine de son hostilité définitive à la monarchie :

> « Je suis arrivé à Athènes à l'époque où commençait la grande Sécession. Je n'eus le temps d'éprouver ni affection ni respect pour [le roi] Constantin. Survinrent les ''journées de novembre'', qui me rappelèrent de façon frappante les agissements des Turcs. Pour les hommes de Constantin, nous qui venions de la Nation asservie et avions été nourris dans le seul désir de la Grèce, nous étions les ''Turquiches''.
>
> « Je me souviens de cet après-midi où, d'une fenêtre de la rue Bouboulina, j'assistai au pitoyable spectacle d'une foule qui, évêques et popes en tête, charriait des pierres pour l'anathème de Vénizélos. Ce dégoût qui me submergea au Polygone, devant l'horrible monument que surmontaient des crânes de bouc. » (M 41)

Comme toujours chez Séféris, un événement intense, positif (le Kastro) ou négatif (la Sécession) donne naissance à une analyse éthique, débouchant elle-même plus tard sur un thème poétique. Dans le cas de la Sécession, le thème est d'importance. Il s'agit de celui des deux Grèce et de la notion de justice :

> « C'étaient là des choses que je ne comprenais pas. Encore maintenant, où les années ont passé, et où j'ai pu démonter à maintes reprises les ressorts de l'homme et du Grec, il se peut que je trouve des explications, mais je ne suis pas pour autant délivré de cette déchéance. C'est depuis lors que j'ai commencé à penser (on nous enseignait alors au lycée l'*Apologie de Socrate*) qu'il y a toujours eu en Grèce deux mondes qui se combattent : le monde de Socrate et le monde d'Anytos, de Mélétos et Lycon. Cette idée ne m'a jamais quitté. » (M 41)

Selon les circonstances politiques, Séféris notera l'équilibre entre ces deux facteurs manichéens de la vie grecque, ou parfois la disparition totale de l'un au profit de l'autre, comme, par exemple, en 1926 :

Retrouver ce titre sur Numilog.com

> « En Grèce il y a deux races : la race de Socrate et la race d'Anytos, de Mélétos et Lycon. La première fait la grandeur du pays ; la seconde agit en sens opposé. Tant que la première existe, la seconde est donc nécessaire, elle aussi. Seulement voilà, aujourd'hui la première a complètement disparu, c'est bien le drame. » (J)

La référence à la notion de justice fait partie des « mordicus » de Séféris, ces invariants qui constituent les fondements de l'hellénisme :

> « Dans l'organisation si précise de la tragédie classique, l'homme qui dépasse la mesure doit être puni par les Erinyes. Bien plus, la même règle vaut pour les lois naturelles : "Le soleil ne peut dépasser la mesure, dit Héraclite, sinon les Erinyes, servantes de la justice, sauront le ramener à l'ordre."
>
> « Je pense qu'il n'est pas tout à fait improbable qu'un homme de science moderne trouve profit à méditer sur cet apophtegme du philosophe ionien. Pour moi, ce qui m'émeut, c'est de constater que le sentiment de la justice avait tellement pénétré l'âme grecque qu'il était devenu une règle du monde physique. »

De nombreux poèmes exploitent ce thème, le plus souvent, négativement, pour souligner la supériorité d'Anytos, son accusateur, sur Socrate :

> « Nous nous sommes retrouvés nus sur la pierre ponce
> Regardant les îles nées des flots,
> Regardant les îles rouges s'abîmer
> Dans leur sommeil, dans notre sommeil.
> Nous nous sommes retrouvés nus, ici, inclinant
> La balance vers l'injustice. »

Séféris trouve parfois le souffle d'Eschyle pour fustiger le pays tout entier incapable d'être à la hauteur de l'idéal hérité :

> « Pays du soleil qui ne pouvez supporter le soleil
> Pays de l'homme qui ne pouvez supporter la vue de
> l'homme. »

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Il est heureux que les avanies provenant de la Sécession aient pu être estompées par la qualité, rare en Grèce, des maîtres qu'eut Séféris au lycée pilote d'où il sortit bachelier en juin 1918. C'est durant cette période troublée qu'il composa ses premières pièces rimées, à l'école du symbolisme français. On voudrait pouvoir en dire, comme c'est souvent le cas dans les biographies de poètes, que « déjà s'affirme, sous la modestie des apparences, une vraie nature poétique et que ces fruits sont les prémices des fleurs de la maturité ». La vérité est autre : ces vers au mètre exact sont plats et « coquets ». Tout simplement parce que Séféris ne touche en rien encore son registre authentique. Long sera le chemin qu'il devra suivre avant d'y parvenir. Il y a à suivre cette œuvre au tempo si lent le plaisir inverse de celui que l'on éprouve, calciné par la foudre rimbaldienne. Les sonnets que Séféris « trousse » pour les jolies Athéniennes sont d'aimables minauderies plus proches de Géraldy que de Baudelaire...

Mais les choses vont bien vite évoluer. Stélios, une fois encore, prend une importante décision. La Grèce était finalement entrée in extremis (début 1918) dans le conflit armé. L'obstination et la fermeté de Vénizélos font de lui le vainqueur incontesté de la Sécession. Le roi Constantin meurt en 1917, son fils Alexandre manque de poigne. Vénizélos s'affirme définitivement comme le chef de la Grèce. Il en sera le seul maître.

La crainte d'un sombre avenir avait incité Stélios à quitter l'Asie Mineure, la confiance en Vénizélos et le désir de l'aider dans sa mission le décident à partir pour la France, pour deux raisons essentielles : il savait officieusement qu'il aurait là-bas à jouer un rôle important dans la partie diplomatique capitale que la proche victoire alliée allait ouvrir. Spécialiste de droit international, il serait l'homme clef, dans la coulisse, pour des négociations dont Vénizélos ne cachait pas qu'il voulait tirer le maximum de bénéfice pour la Grèce.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Ceci pour le père, qui remplira en effet de bout en bout ce programme. Mais Stélios n'avait pas oublié ses années françaises d'Aix, et puisque la politique y mettait un doigt favorable, Georges ferait, lui, son droit à Paris. La famille tout entière s'y installe à l'automne 1918, avenue de Wagram. Georges obtient, dès le début, son indépendance et une chambre d'étudiant. Son premier souvenir est touchant. Il était déjà grand amateur d'Apollinaire. Or, au moment où mourait le poète, des foules en colère hurlaient à en perdre la voix : « A bas Guillaume ! » Et Séféris de penser avec tristesse à ce « Guillaume à la tête étoilée » qu'un autre Guillaume, prussien, privait de la paix des mourants.

Entre l'ordre et l'aventure
Paris 1918-1924

Séféris fut un étudiant malheureux. Il n'aimait pas le droit et seule l'autorité redoutable de Stélios avait pu le contraindre à prendre son inscription en droit et non, comme il le souhaitait, en lettres. Servir deux maîtres lui devint bien vite insupportable :

> « J'aimais les lettres, l'art ; on m'avait persuadé que, si je m'y consacrais entièrement, ce serait ma ruine. Cette interdiction, je l'avais symbolisée, la première année de mes études à Paris, par un pistolet chargé que je voyais braqué sur moi depuis le marbre de la cheminée, chaque fois que des pensées étrangères à mon travail me faisaient lever les yeux de mes manuels de droit. Tout mon travail littéraire était le résultat d'une volonté réprimée. Je comprends maintenant ce que m'a coûté cette lutte, lutte qui aurait pu détruire mes instincts les plus vivants [...]. Je croyais que c'était une simple question de discipline, alors que je devais détruire chaque fibre de vérité en moi et renier mon âme [...]. Je sais maintenant que, dans la voie où je viens de m'engager avec tant de peine, rien ne m'intéresse. Tout acte, même

Retrouver ce titre sur Numilog.com

s'il est une réussite, n'a rien à voir avec mon véritable devoir. » (J)

Un premier tournant du long séjour parisien de Séféris se situe à la fin de 1920. Les traités de Versailles (1919) et de Sèvres (1920) reconnaissent à la Grèce, grâce au génie politique de Vénizélos, des acquis territoriaux sans proportion avec le rôle modeste joué par les troupes grecques à la fin de la campagne d'Orient. Dès 1919, des forces d'occupation grecques débarquaient en Asie Mineure dans l'attente d'un référendum qui devait, au bout de cinq ans, rattacher définitivement les deux rives de l'Egée redevenant mer grecque. « La Grande Idée », rêve expansionniste né au XIX[e] siècle, semblait sur le point de se concrétiser. Pourtant, un tel succès apparaissait lourd de menaces pour certains Grecs qui n'ignoraient pas le nationalisme de Mustafa Kemal et sa fermeté sans commune mesure avec l'apathie du Sultan. Un attentat manqué contre Vénizélos, fin 1920, gare de Lyon, était le signe avant-coureur d'une proche tempête. Stélios ne le comprit pas, et s'il décida alors de rentrer en Grèce en laissant Georges seul, c'est parce que, pour lui, sa mission était accomplie et qu'il pouvait occuper la chaire universitaire à laquelle il venait d'être élu.

Séféris fut chagriné du départ de sa mère et de ses frère et sœur, mais dut éprouver un vif soulagement à voir des kilomètres entre la tyrannie paternelle et lui-même. Son père n'avait-il pas osé demander, « entre collègues », des nouvelles des études de son fils à certains professeurs de Georges ? Ce dernier fut hors de lui quand il se vit traité comme un gamin et il ne le pardonna jamais à son père, avec lequel le contentieux ne cessa de s'alourdir.

Retrouvons-le maintenant, à l'automne 1920, seul dans sa chambre de bonne proche du Panthéon. Il est moins enthousiaste que le reste de sa famille quant à l'évolution politique en Asie Mineure, mais il croit à la proche possibilité d'un

Retrouver ce titre sur Numilog.com

retour là-bas, à tout le moins l'été à Skala. Son premier poème publié le fut en 1920, dans une revue étudiante. Or, Séféris le signe « Georges Skaliotis », de Skala. Cette même année 1920, il prononce devant l'Association des étudiants grecs de Paris une conférence sur Jean Moréas, ce Grec devenu Français au point d'y perdre son identité. Il est remarquable que Séféris se soit attaché à ce problème du long exil en terre étrangère risquant d'amener une dissolution de l'être.

Il est assez sévère pour Moréas, mais l'utilise souvent comme son porte-parole. Il est bien évident que c'est de lui-même qu'il parle quand il dit :

> « La raison de cette tristesse ? Nous ne la connaissons pas, car, malgré tout ce qui a été écrit sur sa vie, un mystère plane sur elle ; non pas, bien sûr, sa vie dans les cafés, mais sa vraie vie, celle qui a pour nous un aspect familier lorsque la porte de notre chambre est fermée à double tour. »

Et plus encore lorsque l'espoir se fait jour, non sans orgueil, de pouvoir assumer en Grèce le « devoir » dont il est de plus en plus pénétré :

> « La Grèce vit, puisqu'elle est capable de donner naissance à de grands poètes. Sa flamme sacrée ne s'est pas éteinte, nous la percevons dans leur chant. Je dis et je crois que, dans les années à venir, elle pourra non seulement mettre au monde mais aussi nourrir et élever le poète. »

Nous sommes bien loin des premières bluettes athéniennes, moins dans les œuvres que dans la maturité croissante d'une vocation clairement affirmée, à la même époque, dans une lettre à sa sœur Ioanna :

> « Je pourrais peut-être écrire en français, mais je ne le veux pas parce que j'aime trop la Grèce. Mais il m'est impossible d'exprimer en grec tout ce que je veux. Et puis, lorsqu'il s'agit de poésie ou d'art au sens le plus

Retrouver ce titre sur Numilog.com

> large, il ne suffit pas d'écrire, il faut créer une tradition et progresser en s'appuyant sur elle. L'art est un chemin tracé par les artistes : en Grèce, les artistes sont comme les poteaux télégraphiques le long de la route, chacun tout seul. C'est pour cela que chacun doit travailler tous les aspects de la question, ce que je compte faire si je vis assez longtemps pour cela. »

Séféris est, à vingt ans, l'anti-Moréas. Il est parfait bilingue (et écrira du reste quelques poèmes en français), s'est totalement adapté à la vie parisienne, se tient au courant de tout ce qui se passe dans le domaine intellectuel, livres, revues, théâtre (il est un fidèle du Vieux-Colombier comme du Théâtre-Français). Il a même pour amie une jeune femme destinée à devenir une brillante pianiste. Or, cette seule passion amoureuse de ses années parisiennes est l'objet d'un choix qui touche à l'essentiel pour lui : la langue.

> « Ma plus forte passion, la passion de l'expression, a été pour moi une source constante de malheur. C'est elle qui m'a amené à blesser inconsidérément la femme que j'aimais : je me suis avili. » (J)

En clair, lorsque leur liaison en arriva au point qu'on pouvait envisager le mariage, Séféris s'y refusa pour ne pas être totalement « francisé », la jeune femme ne consentant pas, de son côté, à partir pour la Grèce.

Tout ceci nous indique que Séféris est conscient du sérieux de sa vocation et des moyens nécessaires pour la réaliser, le premier, et le plus difficile, pouvant se résumer ainsi : comment recevoir l'influence bienfaisante de la littérature française alors en pleine fermentation sans pour autant perdre son identité grecque, puisque c'est d'elle que devait naître l'œuvre future. Plus subtil encore : comment prendre, dans ce merveilleux festin dont la France le faisait volontiers convive, les aliments propres à renforcer, loin de la dissoudre, sa grécité. Nous devons, pour analyser cette complexe alchimie, le suivre dans son atelier parisien. Par atelier, nous

Retrouver ce titre sur Numilog.com

entendons tout ce qui est antérieur à l'œuvre, à la fois travaux préparatoires, avant-textes, gammes variées, tentatives multiples, lectures, butinage souvent difficile à préciser, tout ce qui « fait miel » dans la difficile approche de la création. Séféris est passé, en ce sens, par deux ateliers. Nous pénétrerons maintenant dans le premier.

L'atelier parisien, entre Laforgue et Valéry

S'examinant avec lucidité durant ces années d'étudiant et d'apprenti poète, Séféris dut s'avouer qu'à côté de solides qualités, parmi lesquelles la patience, la volonté, le goût de la belle ouvrage, il était victime d'une grande sensualité, qui faussait ses relations avec les femmes, et surtout d'une sensibilité envahissante, dégénérant souvent en pure et simple sensiblerie. S'il pose lui-même ce diagnostic, c'est parce que cette dernière faiblesse est proprement désastreuse en poésie. Dans la poésie, du moins, à laquelle il aspirait pour quitter les guimauveries symbolardes. Car le symbolisme connaissait alors son apogée en Grèce, en raison du décalage constant, de dix à vingt ans, entre les mouvements littéraires d'Occident et leur équivalent grec. Ce sera encore valable pour le surréalisme grec, dont les débuts datent de 1935, et même, à notre époque, pour le « telquelisme » ou le Nouveau Roman.

Le symbolisme grec, donc, était alors sirupeux et évanescent à un point qui faisait paraître Maeterlinck un modèle de vigueur et de précision. Séféris était à même, depuis Paris, de pratiquer par rapport aux insuffisances grecques cette imitation négative qui cherche à ne pas faire ce que d'autres font et à faire ce que, précisément, ils ne font pas. Dans les deux cas, l'attitude est polémique et de défi. Mais il fallait d'abord balayer en soi-même avant de le faire chez le voisin. Nous revenons donc à cette sensibilité pour laquelle Séféris

Retrouver ce titre sur Numilog.com

voyait dans la discipline de l'écriture la meilleure remise au pas. Il souhaitait tenir ferme la bride à un narcissisme envahissant en cherchant une certaine « désentimentalisation » — le mot est de lui — ou encore un assèchement, mais non dessèchement, se référant à la distinction d'Héraclite entre âmes sèches et âmes humides : « Où la terre est sèche, l'âme aussi est la plus sage et la meilleure. »

Séféris est un classique en ce qu'il associe toujours en lui une réflexion critique à la création proprement dite. Il s'entoure donc à Paris de lectures critiques visant toutes à une modernité bien tempérée et au premier rang desquelles il faut placer la « grande » *N.R.F.*, celle de Jacques Rivière, alors au zénith de sa gloire et de son influence. La *N.R.F.*, dont on constate qu'elle a influencé Séféris dans l'élaboration de sa poétique comme de certains poèmes, représente pour lui la mise en ordre intellectuelle et éthique de l'effervescence littéraire d'alors. Une boussole, des repères sûrs et des ouvertures, par les notes critiques, sur les livres qui comptent en français comme en langues étrangères. Séféris est, sinon un enfant, du moins un filleul d'une revue et d'un « esprit maison » dont A. Anglès a montré l'extraordinaire rayonnement.

Dans la mouvance de la *N.R.F.*, Séféris porte un intérêt, par ordre croissant, à trois esprits critiques illustrant bien « l'esprit français », brillant, alerte, stimulant mais parfois aussi un peu trop sec et superficiel. Julien Benda lui propose la lutte contre le « belphégorisme », ce goût douteux pour l'« émotion de sympathie » où le lecteur cherche à s'identifier « par les tripes » aux passions des héros littéraires, au lieu de chercher à analyser « l'émotion purement esthétique ». Cette émotion, la seule propre à l'art, Remy de Gourmont la vénérait par le recours à la « dissociation des idées » en attribuant une valeur capitale à l'intelligence. Gourmont frôlait parfois le positivisme à la Taine, par une

Retrouver ce titre sur Numilog.com

1953

Janvier. Arrivée à Beyrouth.
Novembre. Premier voyage à Chypre.

1954

Publication en revue de quelques poèmes chypriotes.
Automne. Second voyage à Chypre.

1955

Septembre. Troisième voyage à Chypre.
Octobre. Voyage à Rhodes et Patmos.
Décembre. Publication de « A Chypre où il me fut enjoint... », premier titre du *Journal de bord III*.

1956

Eté. Départ de Beyrouth pour Athènes où Séféris est nommé directeur du Deuxième Bureau politique concernant l'Europe et Chypre.
Septembre. Premières rumeurs dans la presse sur l'éventualité du prix Nobel pour Séféris.

1957

Janvier-février. Aux Etats-Unis pour un débat sur Chypre aux Nations unies. Rencontre avec Saint-John Perse.
Mai. Nommé ambassadeur de Grèce à Londres.

1958

Londres. Plusieurs rencontres avec Eliot et d'autres écrivains (Auden, Spender).

1959

Fait rechercher les cendres d'André Calvos.

1960

Janvier. Docteur honoris causa de l'université de Cambridge
Mars. Retour à Zante des cendres de Calvos.
Traductions italiennes et allemandes des poèmes de Séféris.

1961

Mars. Séféris reçoit le prix Foyles.

Juillet. Lecture publique, au Mermaid Theatre de Londres, de poèmes de Séféris traduits en anglais.

1962

Janvier. Publication à Athènes du recueil d'hommages *Pour Séféris*.

Août. Retour définitif de Séféris à Athènes.

Décembre. Seconde édition, augmentée, des *Essais*.

1963

Octobre. Attribution du prix Nobel à Séféris.

10 décembre. Discours de Stockholm.

Le retour à Ithaque (1964-1971)

1964

Avril. Docteur honoris causa de l'université de Salonique.

Mai. Publication de la traduction française des *Poèmes* par Jacques Lacarrière.

Septembre. Voyage à Barcelone pour un congrès au Pen Club. Allocution : « Variations sur le livre ».

Publication de la traduction par Séféris de *Meurtre dans la cathédrale* de T.S. Eliot.

1965

Février. Mort de T.S. Eliot. Séféris publie les « Pages de journal » le concernant.

Avril. Publication de *Copies*, recueil de traductions faites par Séféris.

Juin. Docteur honoris causa de l'université de Princeton. Séféris rencontre Ezra Pound à Athènes.

Décembre. Publication de la traduction italienne d'un choix d'*Essais*.

1966

Novembre. Publication aux Etats-Unis d'une anthologie traduite des *Essais*.

Décembre. Publication des *Trois Poèmes secrets*.